

**L'ÉMERGENCE D'UNE CULTURE PAYSAGÈRE GAÚCHA AU BRÉSIL :
des Missions Jésuites Guaranis (17-18^e siècle) à nos jours**

par *Claudia Pétry*⁽¹⁾

*«Não me canso de admirar a calma com a qual essa gente faz
revolução»* (Je ne me fatigue pas d'admirer le calme dans lequel ces
gens font la révolution) Auguste Saint-Hilaire, 1821.

Résumé

L'IMAGE D'UN CAVALIER gardien des troupeaux sur les prairies ouvertes de la pampa véhicule avec force l'idée d'un «paysage de la pampa». Cette image commence à être véhiculée au sud du Brésil dès le 17^e siècle, comme un produit culturel issu du brassage entre les Amérindiens et les nouveaux arrivants étrangers dans la pampa brésilienne. Le Gaúcho est aussi toute personne née dans l'état du Rio Grande do Sul, portant donc en lui tout un ensemble de références culturelles relatives à cette unité fédérative du Brésil. A partir d'une étude portant sur les Missions Jésuites Guaranis, cet article se propose d'analyser les descriptions de l'occupation de l'espace et la perception territoriale existante à l'époque des Guaranis des Missions (Missioneiros) puis de discuter dans quelle mesure leur attachement au territoire a influencé l'émergence d'une culture paysagère gaúcha. Même si l'on ne trouve pas une notion de paysage chez les Guaranis, faute notamment de l'existence de représentations écrites propres, ils ont participé à un aménagement territorial important en démontrant un fort attachement à leur territoire, particulièrement lors de la guerre guaranitique. Il se dessine que ces valeurs perdurent jusqu'à maintenant, aidant à la composition de ce paysage identitaire chez ses habitants, valeurs qui sont fort revendiqués actuellement par le courant traditionaliste gaúcho.

Les plaines de la pampa brésilienne (région de la Campanha) et les prairies du plateau (Campos do Planalto) sont composées de vastes prairies de graminées (voir illustration 1), démarquées par des lisières d'arbres aux bord des fleuves (*floresta de galeria*) ou des affleurements de roche. Les aspects géologiques (des sols pauvres et peu épais) et l'histoire foncière originale des grandes fermes coloniales (*estancias* et *fazendas*) destinées à l'élevage du bétail, expliquent aussi la permanence de ces surfaces encore «vides» de villages et d'agriculture avec peu d'habitants (voir illustrations 2, 3 et 4), le principal personnage en étant le gaúcho, cavalier gardien des troupeaux. Dans l'actuel ensemble hétérogène des milieux et des paysages au Rio Grande do Sul, on essaiera de mettre à jour quelques unes des racines vernaculaires gaúchas de l'aménagement territorial et l'évolution qui s'ensuit du regard local sur la nature.

Pour ce faire, il faudra nous transporter au temps des autochtones sud brésiliens, plus spécialement des Guaranis qui ont vécu dans les Missions. Le manque d'information écrite sur l'expression des indigènes est un fait commun, puisqu'ils se sont toujours exprimés sur la nature avec peu de traces écrites ou sinon transmises oralement. Des récits ont été rédigés soit par les prêtres, soit par les voyageurs, ceux-ci en missions scientifiques ou belliqueuses. Citons certains des voyageurs qui ont fait de précieuses descriptions des Missions et de leurs ruines : le prêtre Jésuite Antonio Sepp, de 1698 à 1710 [Sepp, 1943], José Custódio Sa e Faria, de 1750 à 1761 [son journal a été analysé par l'histo-

1 - Doctorante UPF / CAPES

rien Tau Golin, 1998], le naturaliste français Auguste Saint-Hilaire, 1821 [Saint-Hilaire, 1974] et Hemetério Velloso da Silveira, de 1858 à 1886 [Silveira, 1979]. En 1846, le voyageur français Demersay a dessiné les ruines de São Miguel (illustration 5) dont les détails ont fort aidé à sa restauration entreprise depuis 1938. L'ingénieur Lucas Mayerhoffer a soutenu, en 1947, sa thèse sur ce sujet, *Reconstituição do povo de São Miguel das Missões*, à l'ancienne Université du Brésil à Rio de Janeiro.

Toutefois, l'image construite par l'Européen sur l'Amérindien reste fort marquée par des préjugés établis à travers la comparaison avec sa propre culture⁽²⁾. Holanda [1995] explique que l'Amérindien a une «*tendance spontanée pour les activités les moins sédentaires, qu'ils exercent sans régularité forcée et sans le contrôle vigilant de personnes étrangères. Ils étaient flexibles à l'extrême et leur étaient inaccessibles certaines notions d'ordre, de constance et d'exactitude, qui forment chez l'Européen une seconde nature et lui paraît une condition fondamentale de l'existence sociale et civile*» (p.48). Pour Claude Lévi-Strauss⁽³⁾, une comparaison entre les sociétés exotiques et les Européens est impossible à faire au sujet du paysage, puisqu'il s'agit de deux cultures complètement différentes, avec peu de points communs. Cela dit, pour pouvoir avancer dans la quête des représentations vernaculaires des paysages sud brésiliens on se propose ici d'apporter quelques réponses sur la contribution amérindienne guarani dans la construction d'une culture paysagère gaúcha et sur la façon dont cet héritage est perçu à l'heure actuelle.

Des espaces communautaires villageois

Dans la constellation culturelle des amérindiens méridionaux, on peut grosso modo diviser les tribus en nomades et agriculteurs. Les Guaranis, de tradition agricole, occupaient tout le plateau méridional de l'Amérique latine en 1500. A cause de persécutions faisant partie des stratégies de colonisation établies par le Portugal, des groupes sont restés coincés dans l'extrême sud du Brésil, aux bords du fleuve Uruguay, rassemblés dans les Missions Jésuites organisées par les Espagnols (illustration 1). Ils ont d'abord résisté⁽⁴⁾, puis ont vécu dans les communautés jésuites où ils ont acquis un statut d'éleveur de bétail.

Les Missions Jésuites des Guaranis de l'Argentine, du Paraguay et du Brésil comprenaient plus de 30 villages, qui se sont établis en deux phases, de 1626 à 1757. La première période, les *Reduções* (réductions), dure de 1626 à 1637 et la deuxième, les *Sete Povos* (Sept peuplements) de 1682 à 1757. De la période intermédiaire, il est resté seulement des troupeaux de bétail sauvage qui se reproduisaient sur les prairies. En 1682, les Jésuites et les Indiens ont commencé la reconstruction du village de São Francisco de Borja dos Setes Povos. Par la suite, ils ont édifié les Missions de São Nicolau, São Luiz Gonzaga et São Miguel en 1687, São Lourenço Martir en 1690, São João Batista en 1697 et Santo Angelo Custodio en 1706, formant les 7 villages jésuites des Guaranis qui sont aujourd'hui en territoire brésilien.

La période missionnaire commença sur une terre fertile où les Guaranis pratiquaient de façon collective et communautaire l'agriculture, la culture du maté (*Ilex paraguariensis* St-Hilaire) et l'élevage du bétail en estancias (délimitées par des accidents naturels). Le potager des prêtres était déjà un jardin d'acclimatation pour les nouvelles espèces apportées d'Europe. Cette pratique de vie communautaire a été possible, selon Simon [1993, p. 106] car «*le Guarani ne comprend pas pourquoi accumuler des biens, cela ne fait pas partie de sa culture séculière, dont les racines plongent plutôt dans la collectivité tribale*».

L'église de São Miguel das Missões [illustrations 5 et 6] a été conçue par l'ar-

2 - Voir Paula Caleffi (1997) «A identidade atribuída : um estudo da historiografia sobre o índio» In : *Estudos Leopoldenses* Série Historia Vol. 1 São Leopoldo, 1997. Pp. 49-64.

3 - Dans un débat organisé par Cloarec, J. et Lamaison, P. (1991) «Les sociétés exotiques ont-elles des paysages?», In: *Etudes Rurales*, n° 121-122-123-124, 1991, pp.151-158.

4 - Plusieurs prêtres ont été tués par les Guaranis, en 1628 parmi eux les jésuites Roque Gonzales, Afonso Rodrigues et João de Castilhos. Ils sont devenus martyrs, exemple la 67^e Procession Diocésaine du Caaro, en Caibaté [ZH 20/11/2000].

chitecte italien Gian Batista Primolli. Certaines de ses caractéristiques (dans un style proto-baroque) rappellent l'église de Gésu à Rome, qui a servi de modèle pour les églises de la Compagnie de Jésus. Quant à leurs formes, les Missions (voir illustration 5) possèdent des «*composants multiples qui sont des héritages historiques divers, lesquels ont été synthétisés dans le peuplement (povoado) Jésuite Guarani : On voit a) l'influence des abbayes bénédictines du Moyen Age dans l'ensemble formé par l'église, le cloître, la cour des artisans, le cimetière et le verger ; b) l'influence guarani dans les maisons isolées, non organisées en quartier (ocas) ; c) l'influence espagnole dans la maison de plan carré avec la cour intérieure (cotiguaçu) quant à sa forme, mais avec la fonction d'abriter des veuves et des orphelins, on peut y voir la coutume des Guaranis*» [Kern, 1995, repris par Tau Golin, 1998, p.492]. Même le modèle de la place missionnaire, qui était une réinterprétation de la Plaza Mayor espagnole et un leitmotiv des villes ibériques américaines suivant les directives des Ordonnances Philippines, peut être pour ce même auteur, l'expression d'une tradition séculaire chez les Amérindiens : la grande place centrale. Sur l'utilisation presque abusive des amples galeries couvertes (*alpendres*) dans toutes les maisons, De Curtis [1987] explique que celles-ci permettaient le cheminement dans tout le village, exprimant de façon claire la volonté d'une vie communautaire.

Pour des raisons politiques, à cause de délimitations de frontières entre le Portugal et l'Espagne (le Traité de Madrid⁽⁵⁾), le peuple des Missions a été expulsé de la région à partir de 1750. Néanmoins, les Guaranis vont se révolter ; commença alors la guerre guaranitique qui a été l'épicentre d'un conflit dans lequel ont été impliqués les deux systèmes coloniaux : d'une part, les Guaranis christianisés, les amérindiens nomades du sud (Minuanos, Charruas et Guenoas) et le projet socio-religieux jésuite ; d'autre part, les éléments actifs de la société *criolla* émergente, c'est-à-dire, l'ensemble formé par les propriétaires de latifundia, la *peonada* (ensemble de *peões*, les cavaliers gardiens de troupeaux) et la *gauchada*⁽⁶⁾ qui se sont révélés comme catégories rapprochées, formatrices de la société de l'avenir selon Tau Golin [1998].

La construction des territoires guaranis

Les Guaranis ont forgé une nouvelle délimitation des espaces en organisant des défenses et des exploitations territoriales localisées plutôt dans les prairies ouvertes du plateau et de la pampa. L'apogée de cette organisation aboutit à un système d'exploitation de la terre appelé «guarani/jésuite», en ayant des zones collectives et des zones privées de production. Dans les villages, l'expression guarani innovait à travers l'utilisation collective des espaces urbanisés. La maison était un mélange entre la *maloca* amérindienne et le quartier européen, étant dans un premier temps collective puis devenant familiale. C'est dans cette notion d'urbanisme qu'on voit le brassage des références chrétiennes et des pratiques sociales guaranis. Cet ensemble, considéré comme un projet d'aménagement de territoire aux 17-18^e siècles dans le nouveau monde, a pu aboutir grâce au savoir-faire apporté par les Jésuites mais aussi grâce à bonne volonté des Guaranis puisqu'ils ne se sont jamais rendu esclaves.

Dans les textes de l'époque, on ne trouve guère le mot paysage, mais plus souvent les mots «panorama»⁽⁷⁾, «vue» ou «parages». Tau Golin [1998] relate le massacre des Guaranis par les armées du Portugal et d'Espagne, en se référant au journal⁽⁸⁾ de José Custodio de Sa e Faria, témoin oculaire pendant l'application du Traité de Madrid. La méthode utilisée dans ce journal est la narration avec beaucoup de cartographie de guerre, pratique commune à l'époque coloniale. Le groupe de Sa e Faria a produit des cartes basées sur les fleuves. La description la plus détaillée portait plutôt sur des questions de sécurité concer-

5 - Document signé en 1750 par le Portugal et l'Espagne, qui contenait un ensemble de règles très sévères d'occupation et de délimitations territoriales.

6 - La *gauchada* était une catégorie d'individus qui transgressaient la sécurité des champs, et contre qui les gouverneurs se sont unis pour se battre. On les appelait aussi «Vagabonds des champs» ou les *gaúchos*, aventuriers, *gaudérios* et *changadores* qui depuis le 17^e tuaient les troupeaux (les *vacarias*).

7 - Adjectifs relatifs à «panorama» : agréable (p.18), enchanteur (p.19), et vaste (p.26) en 1821 pour Saint Hilaire [1974]. Et pour Velloso, en 1855 «*le panorama [suit une énumération des lieux environnants...] de belles prairies [...] sur l'une des plus belles collines de la région missionnaire, par jours clairs tout cela s'offre à la vue des observateurs*». Citation en portugais : «*Dessa iminência ou de uma torre menor à esquerda (o que era, disseram-nos, um observatorio astronômico) apreciava-se um panorama, que tornava encantadora essa mansão privilegiada. [...] os belos campos de Ijuizinho e Guassupi, a grande floresta de Carovi numa das mais belas colinas da região missioneira, tudo isso, em certos dias bem claros, caía de baixo das vistas do observador*» [Simon, 1993, p. 42].

8 - *Diario da expedição e demarcação da América Meridional e das Campanhas das Missões do Rio Uruguai* (1750-1761).

nant des endroits pour les campements et leurs potentialités vis-à-vis des stratégies d'occupation. Pour lui, le mot «parages» dénote l'importance des endroits propices aux campements. Lorsqu'il employait des adjectifs à caractère esthétiques, c'était vraiment parce qu'il reconnaissait des motifs architecturaux, ou alors, lorsqu'il vantait les spectacles de musique et de danse proposés par les indiens. En d'autres termes, il valorisait ce qui lui rappelait un modèle connu. Avec l'annulation du Traité de Madrid en 1761, tout son travail fut détruit. Néanmoins, il reste les cartes et les journaux de bord qui décrivent ce territoire.

D'après les revendications et les combats des Guaranis pour défendre leurs domaines, lors de la guerre Guaránitique, on s'aperçoit d'un très fort sentiment d'appartenance au territoire. Leur symbole de résistance était l'Indien missionnaire Sepé Tiaraju. L'expression «*ces terres ont un maître*» lui est attribuée et elle est une composante de la légende du gaúcho. Parmi les rares textes attribués aux Guaranis, il y a la citation du *cabildo* (administrateur) du Peuplement de São Luis : «[...] *sauvons nos vies, nos terres et nos biens. Il ne nous convient pas de rester pauvres et affligés en vain avec le changement, ni d'errer sans sens sur ces champs, fleuves, marais (l'eau) et monts !! [...] C'est la terre où nous sommes nés, où nous avons grandi et où nous avons reçu le baptême. Et c'est ainsi que nous voudrions mourir. Celle-ci est notre pensée.*» [Tau Golin, 1998, p.272]. Ce même auteur conclut que les Guaranis se sont battus pour défendre leur territoire dans la guerre guaránitique. Après la guerre, les quelques centaines de Guaranis rescapés ont accompagné les Luso-brésiliens, peuplant ainsi les premières villes du Rio Grande du Sud, ou se sont dispersés parmi les estancias en tant que *peões*.

9 - Dans une lettre de Gomes Freire le 26/06/1756 il dit : «*la richesse des prêtres est évidemment les nombreux et excellents ervais, qu'ils cultivent comme si c'était une culture fruitière de chez eux. La plante possède d'excellentes propriétés médicinales et l'habitude de sa consommation chez les amérindiens les préservent de la goutte et des douleurs de calculs*» repris par Tau Golin [1998].

10 - Une description d'un Guaraní missionnaire: «*cavalier portant son poncho, manifestant habileté, agilité et dextérité dans ses mouvements sur son cheval*» [Tau Golin, 1998, pp. 261-62]. A l'époque, c'était un désavantage pour Saint-Hilaire, puisqu'il disait que les habitudes de monter à cheval et de manger de la viande réduisent le peuple à l'état de sauvages, complètement éloignés de la civilisation, favorisant la barbarie d'un peuple résigné. Pour lui, l'Européen aimait l'agriculture et considérait le pastoralisme comme une phase primitive des civilisations [1974, p.120-21].

L'héritage guarani aujourd'hui

Pour Rambo [1994], l'élevage d'aujourd'hui au Sud Brésil est un héritage des Missions Jésuites. Ce sont eux qui ont développé des techniques d'élevage en plein air (*pastoreio*) au Rio Grande do Sul. On trouve déjà l'utilisation de clôtures (*cercas*) pour fermer les pâturages. En outre, l'habitude des Guaranis de cultiver le potager dans la forêt a été citée par Sa e Faria lors d'un saccage effectué par une troupe des soldats qui se sont réjouis de l'abondance de courges, maïs et pommes de terre. Par rapport aux vergers de maté (*ervais*) on trouve un très bel exemple d'une habitude amérindienne adoptée par les prêtres au point de les rendre très bons horticulteurs spécialisés dans ce domaine nouveau⁽⁹⁾ qui auparavant a été toujours une tradition de cueillette chez les Guaranis.

Des noms amérindiens ont été donnés aux fleuves et ont servi de toponymes un peu partout, démontrant un très riche repérage topographique. L'Y signifie fleuve et de là on comprend d'où vient les termes vernaculaires comme *Uruguay*, *Guaíba* («Guá-y-be»), *Jaguari* («Ya-guá-ry»), *Vacacaí*, *Ijuí*, *Botucaraí*, etc. Peut-être le principal héritage symbolique reste la vision d'un cavalier⁽¹⁰⁾, à la fois libertaire et attaché à son territoire. Cette image est aussi revendiquée par le mouvement traditionaliste gaúcho (M.T.G.), bien que les anciens gaúchos (appuyant la monarchie) et Guaranis étaient opposés dans la guerre guaránitique. D'ores et déjà, le gaúcho s'enorgueillit de son origine indigène et le paysage des pampas amalgame les différences sociales en nous montrant celui-ci comme la figure typique d'un cavalier latino-américain.

L'image moderne de ce projet missionnaire atteint son sommet le 6 décembre 1983. En effet, ce projet a été reconnu comme Patrimoine Mondial de l'humanité, (processus n° C-275, de 9/12/83), selon la liste de biens culturels de l'UNESCO [1998]. Avec ce titre de bien culturel, se développe un intérêt international pour sa préservation. De même naissent de nombreux projets de re-

cherche, qui comptent avec l'appui de l'état (l'institution IPHAN, par exemple), des Universités et de certaines entreprises. Tous cherchent d'autres éléments laissés par la civilisation Guarani dans l'épisode Jésuite sud-américain le plus significatif. Pour la communauté locale, c'est le tourisme qui apporte de nouveaux regards valorisant la région, grâce à la présence de ces sites. Désormais, la matérialité de la ville européenne demeurera dans ce paysage, mais pourtant il manquera toujours les indigènes. Aussi, le Guarani missionneiro survit-il principalement dans la musique et le folklore de tradition gaúchos (voir les poésies de Braun en fin d'article).

On cultive aussi la mémoire guarani *in situ* à travers la construction de lieux de mémoire englobant aussi bien les terrains de bataille⁽¹¹⁾ que les sentiers et chemins quotidiens des missionnaires. Il y a un intérêt régional pour organiser une «Route des Sept Peuplements des Missions» étant donné que dès 1821, Saint-Hilaire révèle que les distances entre deux Missions pourraient être parcourues en une journée. Faute d'autre symbole, la *cruz missioneira* ou croix missionnaire est devenue le symbole contemporain de la région des Missions au Rio Grande do Sul, intégrant des reliquaires religieux et des blasons municipaux.

Conclusions

Les Guaranis missionnaires ont cohabité avec la culture européenne à travers les Jésuites. Donc, ils pouvaient voir et posséder leurs paysages. Ce point-là est un des aspects que la recherche actuelle nous a indiqué : chercher des indices écrits et de représentations du territoire (par conséquent du paysage) décrites par les Guaranis. Puisque la tradition amérindienne est transmise plutôt oralement, nous n'avons pas beaucoup de textes écrits par eux-mêmes de cette époque, et ils ont été modifiés par les traducteurs religieux⁽¹²⁾, c'est-à-dire, qu'il y aura toujours une interprétation. On envisagera leur culture orale à l'heure actuelle à travers les légendes amérindiennes existantes, auprès des possibles descendants et dans les musiques et poésies gaúchas, entre autres. Dorénavant, il faut considérer cette tradition orale très forte au Brésil en la prenant en compte lors des futures analyses de paysage.

A ce point, on arrive à la pensée classique du paysage en tant qu'élément intermédiaire ou de liaison entre la société et la nature. Le philosophe allemand Joachim Ritter [1997] dit que le paysage naît du divorce entre l'homme et la nature à l'époque où la fonction esthétique propre à la modernité s'est construite sur la perte de la conception théorétique aristotélicienne qui conçoit la nature comme totalité. Levi-Strauss raisonne dans ce sens en se demandant «*peut-être fallait-il avoir perdu la vraie nature pour concevoir le paysage comme solution de remplacement ?*»⁽¹³⁾. A notre avis, c'est là que demeure la différence à l'égard de l'espace naturel entre les cultures du nouveau et du vieux monde, puisque l'existence d'un «paysage grandeur nature» concède un privilège à l'époque aux Amérindiens : ils n'avaient pas besoin de remplacer ce qui n'a pas été perdu. Le besoin était d'être dedans et d'avoir un «paysage» vécu. Un autre exemple : la beauté chez les Amérindiens est si naturelle qu'ils n'ont pas besoin de l'exprimer, selon l'anthropologue Villas-Boas ; en d'autres termes, ils ne font pas d'art, puisqu'ils y vivent (à travers l'artialisation du corps) : l'art étant à la fois identité et fonctionnalité [Moraes, 2000]. C'est de l'abondance naturelle que vient cette sorte de liberté et d'aisance si typiquement brésiliennes à l'égard de la nature. Cette même abondance qui nous a été racontée, récitée et louée par les voyageurs européens enchantés (surtout les anglo-saxons).

La tradition de bavarder en buvant du maté⁽¹⁴⁾ autour des feux de bois (*roda de chimarrão em fogo de chão*) après une journée de travail en compagnie d'amis et d'un violon, démontre assez souvent la mise en scène de cette tradition orale.

11 - Tau Golin décrit l'expérience de culture collective d'un génie du lieu en ajoutant que cette vision sensible du monde aide à élargir la compréhension du même. Il s'agit d'un endroit à São Gabriel, où Sepé Tiaraju, le leader, a été tué le 7/2/1756. Aujourd'hui, les gens essaient d'y garder une pierre symbolique pour s'en rappeler.

12 - Un chant de la Passion de Christ dont le titre et le premier vers étaient en latin et le reste en langue guarani, voici la première strophe†: «† Passio domini†Nostris Jesu Christi / Christo Nhandejara, comi borara acuera y quatia pirera/ Nandemonangara / Ah†! Christo Nhandejara†» [Velloso en 1855, cité par Simon, 1993, p.39-40].

13 - In Cloarec et Lamaison, *op. cit.*, p. 153.

14 - La première fois que j'ai entendu parler d'outil «porte-paysage» c'était pendant un colloque de paysage à Rio Claro, São Paulo, en 1998. Je tenais une calebasse (*cuia*) et la pompe (*bomba*) à la main en offrant du maté aux gens ; parmi eux se trouvait Schirley Alves, qui n'avait pas l'habitude d'en boire mais qui m'a dit : «avec ce porte-paysage je te vois dans la pampa, donc je vais en goûter pour y rentrer».

Dans les musiques, *trovas*, *pajeações* (façons de raconter des histoires en chantant à l'improvisiste) et poésies, on repère, à maintes reprises, les mots «frontière», «*campanha*», «paysage *pampeano*» se référant à la région de la pampa comme lieux de la source gaúcha. D'autres mots comme «*missioneiro*» et «*xiru*» (indien) sont des leitmotivs de cette origine indigène du gaúcho brésilien.

En admettant que les Guaranis aient eu leur propre vision du monde, on constatera sans doute que leurs perceptions⁽¹⁵⁾ et valeurs d'attachement au territoire ont fort contribué à l'établissement d'une culture paysagère gaúcha aujourd'hui, d'un modèle de paysage des prairies et de la pampa, qui s'est répandu partout à travers le folklore local et les activités de plein air, en étant surtout revendiquées formellement par le courant traditionaliste gaúcho.

Je remercie infiniment Valérie Gaudin et Roland Vidal pour tout leur appui et leurs commentaires, si enrichissants à propos de ce sujet.

Madrugada missioneira

(Braun, 1996)

[...] Madrugadas missioneiras,
com cheiro forte de terra,
os teus caciques de guerra,
mateiam noutras fogueiras ;

Ja não ha duas bandeiras,
Da Ibéria –voejando ao léu,
Houve um glorioso Te-déum,
De sangue - e dessa oferenda,
Nasci gaúcho e legenda,
Pra me tapar com teu céu ! !

Aubes missionnaires

[...] Ces aubes missionnaires
et leurs fortes odeurs de terre,
leurs chefs indiens de guerre
prennent du maté autour d'autres feux
de bois,

Il n'y a plus les deux drapeaux
Ibériques –s'envolant aisément,
Il y a eu un glorieux Te Deum
De sang– et c'était de cette offrande,
Que je suis né gaúcho et légende,
Pour me couvrir avec ton ciel ! !

Ode às missões e ao índio missioneiro

(Braun, 1996)

[...] Recebera do Jesuita,
Quase a par do catecismo,
Noções de militarismo
E até lampejos de arte,
Mas, mesmo erguendo um baluarte,
No seio dessa campanha
Pouco lhe importava a Espanha
Tinha o chão por Estandarte. (p.128)

[...] E podes dormir tranquilo

Palanque inicial da Historia,
Tu viveras na memoria
Tão grande como teu sono
E qual Monarca –no trono
Dos mais altos monumentos
Gritaras aos quatro ventos :
«Esta querência tem dono» ! !

Ode aux Missions et à l'Indien missionnaire

[...] L'indien a reçu du Jésuite à la fois
le catéchisme et des notions de militarisme

Il a reçu aussi des étincelles d'art,
Mais, même s'il élevait un bastion dans
le sein de cette campagne
Peu l'intéressait l'Espagne, puisqu'il
avait le sol pour étendard

[...] Dorénavant tu peux dormir tranquille,

Toi qui est la poutre originelle de l'Histoire,

Car tu vivras dans la mémoire qui sera
aussi grand que ton sommeil

Et tel un Monarque –sur son trône

Des plus hauts monuments

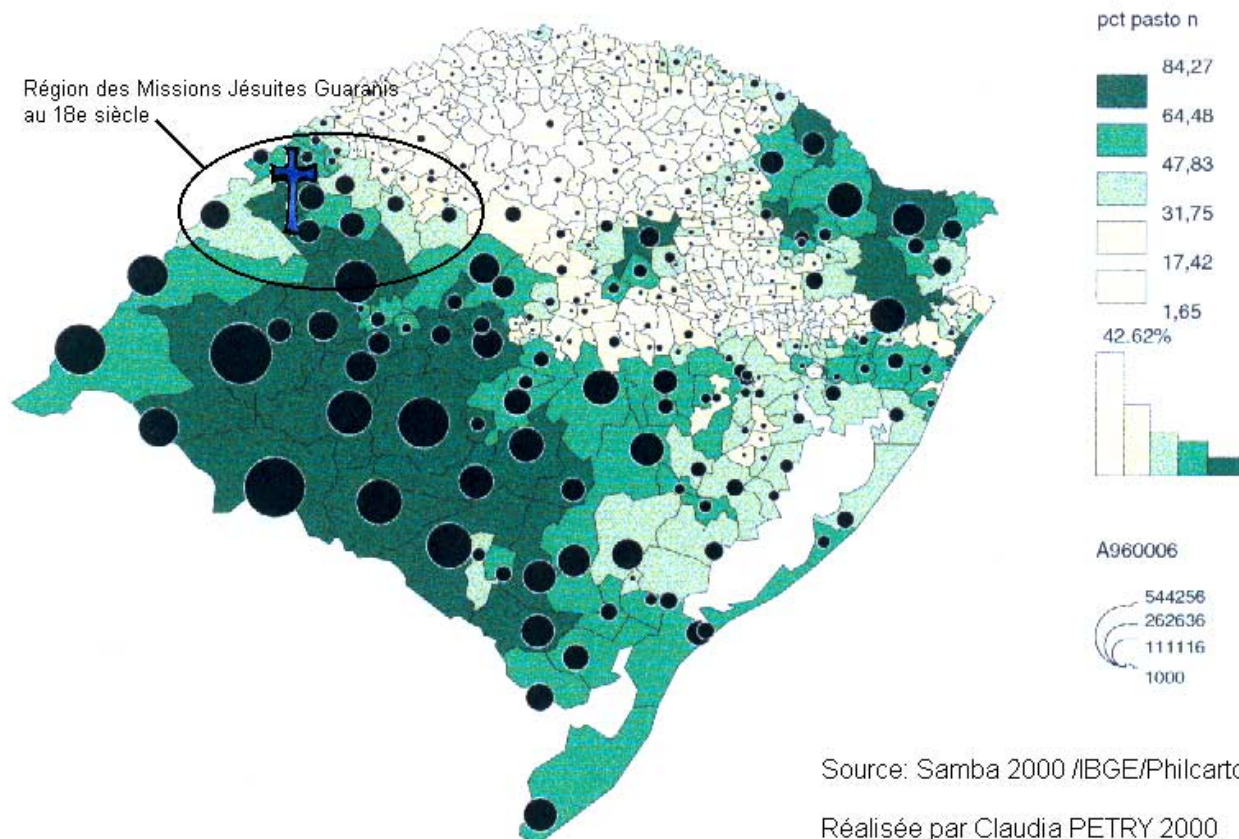
Tu crieras aux quatre vents :

«Ces terres ont un maître»

15 - Pour certaines cultures «proto-paysagères», Galliot [1995] suppose le besoin d'un nom-de-paysage, qui est une notion élargie du toponyme, c'est-à-dire, une référence spatiale, temporelle ajoutée à l'émotion (le mouvement et la sensation).

Bibliographie

- BERQUE, Augustin (1995). *Les raisons du paysage: de la chine antique aux environnements de synthèse*. Paris, Hazan. 192 p. ill.
- BRAUN, Jayme C. (1996). *50 anos de poesia : antologia poética*. Porto Alegre : Martins Livreiro. 148 p.
- CLOAREC, J. et LAMAISON, P. (1991) (débat présenté par). «Les sociétés exotiques ont-elles des paysages ?» in *Etudes Rurales*, n° 121-122-123-124, pp. 151-158.
- DE CURTIS J. N. B. (1987). «O espaço urbano e a arquitetura missioneira no Rio Grande do Sul». In Günter Weimer (org.). *A arquitetura no Rio Grande do Sul*. 2. ed. Porto Alegre : Mercado Aberto, pp. 27-52. ill. (série Documenta, 15).
- GALLIOT, Elisabeth (1995). «Noms de paysages, propositions pour un cinquième critère». *Géographie et cultures*, n° 13, pp. 75-93.
- GOLIN, Tau (1998). «A guerra guaranítica : como os exércitos de Portugal e Espanha destruíram os Sete Povos dos Jesuítas e Índios guaranis no Rio Grande do Sul (1750-1761)» in Tau Golin & Passo Fundo : EDIUPF, Porto Alegre : Editora da Universidade - UFRGS. 624 p. ill.
- HOLANDA, Sérgio Buarque (1995). *Raízes do Brasil*. 26 ed. São Paulo: Cia das Letras. 220 p.
- KERN, Arno Alvarez (1982). *Missões: uma utopia política*. Porto Alegre, Mercado Aberto.
- MORAES, Carlos (2000). «Nossos primeiros artistas/The first Brazilian artists». In : *Icaro*, n° 194, pp. 108-116.
- PETRY, Claudia (1999). *Contribution à l'étude de l'origine européenne des paysages dans le sud du Brésil*. Mémoire de DEA, EAPLV/EHESS, Paris. 137 p. ill.
- RAMBO, P. Balduino (1994). *A fisionomia do Rio Grande do Sul: Ensaio de monografia natural*. 3.ed. São Leopoldo: Ed. Unisinos. 479 p. ill.
- RITTER, Joachim (1997). *Paysage : fonction de l'esthétique dans la société moderne*. Besançon: Les Editions de l'Imprimeur. 109 p.
- ROGER, Alain (1997). *Court traité du paysage*. Paris : Gallimard. 199 p .ill. (Bibliothèque des Sc. Humaines).
- SAINT-HILAIRE, Auguste de (1974) : *Viagem ao Rio Grande do Sul, 1820-1821*; Tradução de Leonam de Azeredo Penna. Belo horizonte: Ed. Itatiaia; São Paulo: Edusp. 215 p. ill. (reconquista do Brasil, 10).
- SEPP, Antonio, Padre S.J. (1943). *Viagem as missões jesuíticas e trabalhos apostólicos, 1698 a 1710*. Tradução de A. Reymundo Schneider. São Paulo: Martins.
- SILVEIRA, H. J. Velloso da (1979). *As missões orientais e seus antigos dominios*. Porto Alegre: Cia União de Seguros Gerais.
- SIMON Mario (1993). *Os sete povos das missões: trágica experiência*. 3 ed. rev. ampl. Porto Alegre: Martins Livreiro. 154 p. ill.
- STREIBEL, Martin (fotos), BUENO, Eduardo (texto) (1997). *Rio Grande do Sul, Brasil*. Porto Alegre: Ed. da Imagem. 160 p. ill. Fotogr. Color., 27 cm. (série paisagem brasileira).
- UNESCO (1998) WHC.98/3 *Biens inscrits sur la liste du patrimoine mondial: convention concernant la protection du patrimoine mondial culturel et naturel*. UNESCO 1972. Paris: Centre de documentation unesco-Icomos/WHC. p. 3.
- ZH, 2000 : <http://www.zh.com.br>, 20/11/2000.



1

Les pâturages naturels (en pourcentage de la surface totale, par municipalité) dans le territoire du Rio Grande do Sul, Brésil. L'ellipse indique la région où les sièges des Missions Jésuites Guaranis ont été implantés au 18^e siècle. Leurs estancias se sont étendues partout dans la région des prairies.



2 3



4

Clichés de Martin Streibel (1998) de la région des prairies gaúchas au Brésil (la pampa), qu'il présente comme la région centre et la frontière de l'état du Rio Grande do Sul.

1 : Couleurs d'automne dans le paysage, entre Rosario do Sul et Santana do Livramento.

2 : Paysage agro-pastoral d'Alegrete.

3 : Lieu-dit «Pedras Altas» (Pierres élevées) et ses étendues vertes en été.



5 - Dessin des ruines de l'église de São Miguel, en 1846. On voit en premier plan les chevaux, sans selle et sans leur cavalier. D'après Simon, 1993.



6 - Cliché des ruines de l'église de São Miguel à l'heure actuelle, avec la silhouette d'un gaúcho buvant du maté à l'ombre de la croix missionnaire. Dépliant touristique de la mairie de Santo Angelo, 1997.

7 - Plan du peuplement de São Miguel, d'après les études de Mayerhofer.

1 : L'église (a = portique, b = tour, c = couloir, d = sacristie). 2 : La résidence des prêtres. 3 : Ecole, salles de musique et de travail. 4 : Première cour. 5 : Deuxième cour. 6 : Ateliers et magasins. 7 : Potager des prêtres. 8 : Cimetière. 9 : Maison de retraite et orphelinat. 10 : La grande place. 11 : Maison indigène.

Simon, 1993.

